

## Femmes romanesques évoquées à Nantes au XII<sup>e</sup> siècle

Nous allons aborder ici le thème de la femme non pas sous l'aspect historique ou sociologique, comme dans la plupart des autres communications, mais sous l'aspect romanesque, en termes d'image littéraire et culturelle. Nous le ferons à travers trois couples célèbres du XII<sup>e</sup> siècle qui ont un rapport avec Nantes et la Bretagne, un couple réel dont les aventures se situent dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le couple Abélard et Héloïse qui prendra vite une dimension romanesque et mythique, puis deux couples purement romanesques, le célèbre couple Tristan et Iseut, et le couple qui a donné son titre au premier roman de Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, évoqués à la fin du siècle.

Le XII<sup>e</sup> siècle français est encore un siècle mal connu, mais c'est un grand siècle, politiquement et culturellement, qu'il est nécessaire de présenter pour comprendre les aventures amoureuses que nous allons évoquer. Sur le plan politique la première moitié du siècle connaît une relative stabilité, tant du côté du pouvoir capétien que du côté de la Bretagne. La seconde moitié du siècle voit l'émergence du pouvoir d'Henri II Plantagenêt qui se pose en rival du roi de France tout en se reconnaissant son vassal et qui intervient à partir de 1156 dans les affaires troublées de la Bretagne en lui imposant son pouvoir et en faisant reconnaître un peu plus tard son fils Geoffroy comme comte de Nantes et duc de Bretagne. Une grande partie de notre patrimoine architectural remonte à cette époque, donjons et châteaux forts, abbayes, cathédrales romanes puis gothiques. Mais c'est surtout dans le domaine des lettres que ce siècle se distingue. On a pu parler à son sujet d'une véritable renaissance des lettres latines, et dans une moindre mesure des lettres grecques et même de l'hébreu. Un enseignement très structuré est dispensé dans les grandes universités qui attirent des foules d'étudiants venus de toute l'Europe. L'Occitanie connaît aussi un mouvement poétique qui influencera toute la littérature romanesque en diffusant l'idéologie courtoise grâce surtout à Aliénor d'Aquitaine. L'on recueillera également à la cour des Plantagenêts des légendes d'origine celtique, galloises et irlandaises, qui mettront en scène le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde, symboles mythiques

de la cour d'Henri II Plantagenêt. La rencontre de ces différents courants donnera naissance à la fin du siècle au roman français écrit en langue romane, de dialecte anglo-normand, qui utilisera la matière dite de Bretagne.

Abélard et Héloïse forment le premier en date de ces couples romanesques. Leur aventure est bien connue grâce aux documents que les amants eux-mêmes nous ont laissés. Tout d'abord l'autobiographie d'Abélard qui se présente comme un «lettre à un ami» et qui a pour titre *Historia calamitatum*, le *Récit de mes malheurs*. Ce document est suivi habituellement d'un échange de correspondances entre Abélard et Héloïse, quatre lettres en latin elles aussi. On y joint aussi la lettre par laquelle Pierre le Vénéral, abbé de Cluny, apprend à Héloïse la mort d'Abélard. Ces documents qui étaient conservés au monastère du Paraclet, dont Héloïse était l'abbesse, n'ont pas pu en sortir avant la mort d'Héloïse survenue en 1164. Comme ils ne sont apparus qu'un siècle plus tard on a pu se demander si on n'avait pas affaire à une œuvre de fiction. Ces documents dont l'authenticité peut difficilement être mise en doute en raison de leur accent de sincérité, de l'élévation de la pensée, de la rigueur des raisonnements et de la beauté de la langue, ont pu subir des arrangements dans les choix des textes retenus et dans leur présentation.

Au début de son autobiographie Abélard revendique ses origines bretonnes et nantaises : «Je suis originaire du bourg du Pallet situé aux confins de la petite Bretagne, à environ huit milles à l'est de Nantes». Il était né en 1079. Renonçant à la carrière des armes à laquelle sa naissance aristocratique et sa qualité d'aîné le destinaient, il préféra s'orienter vers l'étude des lettres dont son père lui avait donné le goût. C'est ainsi qu'il vint à Paris pour y suivre les cours des meilleurs maîtres de l'époque. L'université était alors animée par la célèbre querelle des «universaux». Il s'agissait de savoir si nos idées générales (les «universaux»), ainsi que les mots et le langage par lesquels nous les exprimons et en discutons, atteignent la réalité des êtres et des choses ou si ce ne sont que des inventions de notre esprit. C'est là le redoutable problème de la valeur de notre connaissance rationnelle. Sur cette question Abélard adopta une position nuancée. Il contesta vite l'enseignement de son maître Guillaume de Champeaux et quitta Paris pour créer son propre enseignement à Melun puis à Corbeil. Il revint ensuite à Paris où il s'installa sur la montagne Sainte-Geneviève. Sa spécialité dans le cursus universitaire c'était alors la dialectique où il excellait. Désireux de s'initier dans la reine des sciences, la théologie, il alla étudier auprès d'Anselme de Laon dont il contesta aussi l'enseignement et dont il devint le rival. En 1113, il revint à Paris pour y enseigner la théologie à l'école cathédrale. Entre temps il était revenu à Nantes, une première fois pour se reposer d'un excès de travail intellectuel et une autre fois pour la prise d'habit de ses parents qui avaient décidé

d'entrer en religion. À Paris il est alors le professeur le plus brillant de l'école Notre-Dame. Il est riche, car ce sont les élèves qui le payent. Il est séduisant car il a des talents artistiques : il chante, compose des poèmes et des chansons. Il attire de nombreux étudiants. Vers 1118, alors qu'il approche de la quarantaine, il remarque dans son auditoire une jeune fille de dix-sept ans, Héloïse, apparentée aux grandes familles d'Ile de France, les Montmorency, les comtes de Beaumont, le vidame de Chartres. Héloïse est belle et intelligente, et elle a reçu une éducation raffinée au monastère aristocratique d'Argenteuil. Abélard s'éprend de son élève et obtient de son oncle le chanoine Fulbert la faveur de lui donner des leçons particulières et même de loger chez lui. Il a raconté dans son autobiographie dans quelles circonstances ils sont devenus amants. «Un même toit nous réunit, puis un même cœur. Sous prétexte d'étudier nous nous livrions tout entiers à l'amour. Les leçons nous ménageaient ces tête-à-tête secrets que l'amour souhaite. Les livres restaient ouverts mais l'amour plus que notre lecture faisait l'objet de nos dialogues. Nous échangeions plus de baisers que de propositions savantes. Nos mains revenaient plus souvent à son sein qu'à nos livres. L'amour se cherchait plus souvent dans nos yeux l'un de l'autre que l'attention ne les dirigeait sur le texte». Il y a certes des effets de rhétorique dans cette page, des phrases cadencées, de belles antithèses, mais la passion s'y exprime avec sincérité et avec violence. À cette époque Abélard est clerc et chanoine, mais il n'est pas prêtre. Lorsqu'il écrit ces lignes par contre, il est prêtre et abbé du monastère de Saint-Gildas-de-Rhuys tandis qu'Héloïse est abbesse du monastère du Paraclet. Tout entier à son amour Abélard néglige ses cours, il se répète et ses élèves s'en rendent compte. Les seules choses qu'il invente, nous dit-il, ce sont des chansons d'amour qui s'entendent à travers les provinces et y font entendre le nom d'Héloïse.

L'oncle d'Héloïse finit pas être informé de cette liaison : les amants doivent se séparer. C'est alors qu'Héloïse apprend à Abélard qu'elle est enceinte. Abélard l'enlève et la fait conduire en Bretagne chez sa sœur où elle donne naissance à un garçon prénommé Astrolabe. Abélard revenu à Paris convient avec l'oncle Fulbert de réparer sa faute par le mariage malgré l'opposition d'Héloïse qui voudrait conserver sa liberté et qui estime que les soins du ménage sont incompatibles avec l'étude. Finalement le mariage est célébré en présence de Fulbert, mais à condition de rester secret. Fulbert en répand la nouvelle ce qui provoque un scandale. Abélard enlève une nouvelle fois Héloïse pour la conduire au monastère d'Argenteuil où elle prend l'habit mais non le voile de religieuse. Les époux continuent à se rencontrer en secret au monastère. Abélard rappellera plus tard à Héloïse comment ils faisaient l'amour dans un coin du réfectoire du couvent. On connaît la suite. Fulbert furieux de s'être fait berné par Abélard le fait surprendre dans son sommeil et châtrer. On peut s'interroger avec plusieurs historiens sur la réalité de cette mutilation.

Abélard prétend n'en avoir pas trop souffert physiquement, mais avoir été surtout affecté par la douleur morale et l'humiliation. Quoi qu'il en soit cette aventure reste attachée à la mémoire d'Abélard, comme en témoigne François Villon quand il évoque dans la célèbre *Ballade des dames du temps jadis* la «très sage Héloïse pour qui fut châtré puis moine Pierre Abélard à Saint-Denis». Abélard entre donc au monastère de Saint-Denis où il est bien accueilli. Mais il se rend vite indésirable par ses opinions avancées et par son intention de réformer les mœurs relâchées de l'abbé et des moines et surtout par les interrogations et les doutes qu'il émet sur l'identité de saint Denis, patron de l'abbaye. C'est probablement à Saint-Denis qu'Abélard fut ordonné prêtre. Devant l'hostilité qu'on manifeste à son égard il quitte l'abbaye pour aller se réfugier dans un ermitage situé près de Nogent-sur-Seine où il édifie une chapelle dédiée à l'Esprit Saint, le Paraclét. Pendant ce temps Héloïse a pris le voile au monastère d'Argenteuil dont elle devient prieure. Mais les religieuses en sont chassées par Suger le nouvel abbé de Saint-Denis qui veut récupérer le monastère d'Argenteuil comme ancienne dépendance de Saint-Denis. Abélard offre l'asile du Paraclét à Héloïse et à ses sœurs. Elles y fonderont un monastère, le Paraclét. Quant à Abélard, il est nommé en 1125 abbé de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, grâce à la faveur du duc de Bretagne Conan III. C'est pendant cette période qu'il participe en 1128 au concile de Nantes. Son nom figure parmi les personnalités citées sur une charte de Conan III relatant la restitution aux religieuses du Ronceray d'Angers de la paroisse nantaise de Saint-Cyr et Sainte-Julitte et de ses dépendances dont les terres situées sur les paroisses d'Orvault et de Sautron (le Bois-Grolland c'est-à-dire probablement Bon-Garant). Dans son abbaye de Saint-Gildas, Abélard a affaire à des moines grossiers, brutaux et immoraux. Il essaie en vain de les réformer, mais eux tentent de l'empoisonner et de l'assassiner. C'est pendant cette période de grande épreuve qu'Abélard revient sur son passé et rédige comme une lettre à un ami le *Récit de mes malheurs* qu'Héloïse aura en mains et auquel elle répondra, engageant ainsi une correspondance avec Abélard. En 1132 Abélard se décide à fuir son abbaye bretonne et il reprend son enseignement notamment au Paraclét. Son enseignement théologique a déjà été suspect et il avait été condamné au concile de Soissons en 1121. Il est de nouveau condamné au concile de Sens en 1140 sous la pression de saint Bernard. Il finira par aller se réfugier auprès de son ami Pierre le Vénéérable, nouvel abbé de Cluny, dont la charité et la compréhension adouciron ses derniers jours. Il vivra à Cluny dans le silence et la prière. Il mourra au prieuré de Saint-Marcel en 1142 à l'âge de soixante-trois ans. Voici en quels termes Pierre le Vénéérable annonça sa mort à Héloïse : «Celui auquel vous avez été unie par les liens de la chair ensuite par le lien plus solide et plus fort de l'amour divin, Dieu le réchauffe aujourd'hui à votre place. Au jour de la venue du Seigneur il vous le rendra par sa grâce». Quelques mois plus tard il lui fera remettre le corps d'Abélard pour qu'il soit enterré au

Paraclet auprès d'elle. Il lui enverra en même temps une lettre de réconciliation de saint Bernard et une absolution pour ses erreurs.

Héloïse survivra vingt ans à Abélard. Pierre le Vénérable qui admirait sa grande culture, sa sagesse et sa piété et qui respectait le grand amour de sa vie aurait souhaité qu'elle se rapproche de Cluny. Lorsqu'elle mourut au Paraclet en 1164, elle fut inhumée dans le caveau d'Abélard. Leurs restes déplacés plusieurs fois à la Révolution sont actuellement vénéralés au Père Lachaise.

On a vu quelle place la Bretagne et le Pays nantais tiennent dans l'histoire d'amour d'Abélard et d'Héloïse. C'est le pays natal auquel Abélard pense lorsqu'il a besoin de se reposer en se rapprochant des siens, ou lorsqu'il cherche un milieu accueillant pour Héloïse qui attend un enfant de lui. C'est aussi le pays où il renoue avec ses relations aristocratiques et où il exerce non sans difficultés de hautes fonctions ecclésiastiques.

Cette existence tourmentée, qui est en elle-même un véritable roman, la légende s'en est vite emparée, mais sans dépasser dans les premiers temps certains cercles religieux. La première mention littéraire apparaît dans la deuxième partie du *Roman de la Rose* composée par Jean de Meun vers 1270-1280, soit environ cent cinquante ans après les événements. Jean de Meun avait d'ailleurs fait une traduction de l'autobiographie d'Abélard et de sa correspondance avec Héloïse. Jean de Meun se sert de leur exemple et reprend les arguments d'Héloïse pour son plaidoyer contre le mariage. L'immense succès du *Roman de la Rose* explique la célébrité des amours d'Abélard et d'Héloïse, comme en témoignent les vers de Villon dans la *Ballade des dames du temps jadis* composée vers 1460 :

Où est la très sage Héloïse  
 Pour qui fut castré puis moyne  
 Pierre Esbaillard à Saint Denys ?  
 Pour son amour eut cet essoyne.

.....  
 Mais où sont les neiges d'antan ?

Par la suite Bussy-Rabutin, l'auteur de *l'Histoire amoureuse des Gaules*, publiera la correspondance d'Héloïse et d'Abélard à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Et Jean-Jacques Rousseau renouvellera le genre du roman par lettres en publiant en 1761 *Julie ou la Nouvelle Héloïse* qui part de la situation initiale des amants du XII<sup>e</sup> siècle, l'élève séduite par son précepteur. Quant à Stendhal, dans *De l'Amour* publié en 1822, il donne comme exemples de l'amour-passion « celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard ». On pourrait relever beaucoup d'autres témoignages de la célébrité dont a joui le couple Héloïse et Abélard. Qu'il suffise de souligner le rôle de Pope dans la diffusion de leur histoire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son épître écrite en 1717 fut traduite en français en 1751.

L'amour qu'Abélard éprouve pour Héloïse est à l'origine la passion charnelle d'un homme resté chaste par état plus que par conviction et qui, arrivé au sommet de sa gloire et de la séduction qu'il exerce, sent bouillonner en lui le désir de la femme. N'ayant pas pu fréquenter les femmes de la noblesse, ayant peu de rapports avec celles de la bourgeoisie, et ayant horreur du commerce des prostituées, nous dit-il, il découvre la femme parfaite dans l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté et tout auréolée du prestige de la science et de la culture. De son côté Héloïse est immédiatement séduite par cet homme brillant, admiré, dont la passion va lui révéler sa féminité. Depuis ce jour et jusqu'à sa mort Héloïse va être attachée à Abélard. Elle aurait préféré ne pas l'épouser, non pour se conformer à l'idéal de l'amour courtois, mais parce que sa passion, sans obligation, la satisfait pleinement. C'est par amour qu'elle se soumet à Abélard, en consentant à l'épouser, puis en se laissant lier par la consécration religieuse. Mais elle continuera à ne penser qu'à lui, même au cours des offices religieux, comme elle le reconnaît. Si elle a accepté la condition d'épouse du Christ, c'est pour être unie plus étroitement à celui auquel elle reste liée par le mariage, qui a fondé pour elle le monastère du Paraclet, qui en a élaboré les constitutions et en a composé les chants liturgiques. Écoutons ce qu'elle lui écrit dans sa première lettre, alors qu'elle est l'abbesse sage, pieuse et respectée d'un grand monastère, à lui l'abbé d'une célèbre abbaye : «Tu sais que je t'ai toujours, aux yeux de tous, aimé d'un amour sans limite... Tu es le seul qui puisse m'apporter la tristesse, tu es le seul à pouvoir me rendre joyeuse ou me consoler... Tu étais l'unique maître de mon corps comme de mon âme... Jamais je n'ai cherché en toi rien d'autre que toi-même : c'est toi que je désirais, non ce qui était lié à toi...». Toute la lettre est ainsi un magnifique chant d'amour d'une femme à l'égard de celui qu'elle aime et dont elle est séparée inexorablement. Il faudra attendre les *Lettres* de la Religieuse portugaise à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et celles de Julie d'Étanges, la «nouvelle Héloïse» pour trouver de tels accents.

On peut s'étonner qu'Abélard n'ait pas été davantage impressionné par ces longues plaintes. Sa mutilation, en lui enlevant les désirs physiques et en l'empêchant d'envisager toute union avec Héloïse, n'explique pas tout. Il avait conservé des premiers élans de leur passion des souvenirs très précis qu'il évoque avec une certaine complaisance. Mais il a choisi désormais une autre voie. Il va servir celle qu'il aime d'une autre façon, plus conforme à son état, en jouant le rôle du père, du conseiller spirituel, de l'ami très cher à l'égard d'Héloïse et de sa communauté du Paraclet. Abélard sublime son amour par la paternité spirituelle qu'il exerce avec toute sa foi et avec une grande tendresse. Mais Héloïse reste son épouse, tout en se reconnaissant l'épouse du Christ par la consécration religieuse, animée d'une seule et unique passion dans un même élan d'amour humain et mystique.

\*

\*\*

Vers 1170, c'est-à-dire moins de dix ans après la mort d'Héloïse, paraissent les aventures de deux couples romanesques dans lesquelles la ville de Nantes joue un rôle important, Tristan et Iseut, les amants peut-être les plus célèbres de tous les temps, et Érec et Énide, le couple chevaleresque présenté dans le roman de Chrétien de Troyes intitulé précisément *Érec et Énide*.

La légende de Tristan et Iseut élaborée à partir d'éléments celtiques semble avoir pris naissance en France dès la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle puisque les troubadours la connaissaient. La tradition française est représentée principalement par deux romans rédigés vers 1168-1170 par Bérout et Thomas dont les textes nous sont parvenus très incomplets. Heureusement nous possédons deux courts récits à peu près contemporains des œuvres de ces deux romanciers et qui en dépendent manifestement, appelés *Folies*. Tristan s'est déguisé en fou pour pouvoir approcher Iseut et, pour se faire reconnaître d'elle, il lui raconte les principaux épisodes de leur aventure. Nous possédons aussi un lai de Marie de France, le *Lai du chèvrefeuille*, qui raconte une rencontre des deux amants. La tradition romane comportait peut-être aussi un récit que Chrétien de Troyes dit avoir composé sur le sujet : *Le roi Marc et Iseut la blonde*. Si la tradition romane est très fragmentaire nous possédons des traductions et des adaptations étrangères qui nous permettent de reconstituer l'essentiel de la légende de Tristan et Iseut telle qu'elle paraît s'être fixée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Nous avons deux traductions en vieil allemand, l'une d'Eilhart d'Oberg qui paraît s'inspirer d'un modèle français qui aurait servi à Bérout et à Thomas, mais dont nous n'avons aucune trace, l'autre de Gottfried de Strasbourg qui est une amplification du texte de Thomas et qui correspond fort heureusement à la partie du roman français qui a été perdue. Une autre traduction nous est très utile, c'est la *Saga norroise* qui résume le texte de Thomas. C'est à l'aide de ces textes romans et de ces traductions que Joseph Bédier a pu reconstituer l'essentiel de la légende de Tristan et Iseut et a permis ainsi au public cultivé d'en prendre connaissance. Mais si l'œuvre de Joseph Bédier est une réussite littéraire en même temps qu'une œuvre d'érudition, l'auteur a atténué la verve des récits du Moyen Age et, en ce qui nous intéresse, il a minimisé le rôle de Nantes dans l'intrigue en supprimant le second des épisodes nantais rapportés par Thomas.

Il n'est pas inutile de rappeler l'histoire des deux amants pour comprendre la place de la Bretagne et de la ville de Nantes dans le récit. Tristan qui est orphelin a été élevé à la cour de son oncle le roi Marc, à Tintagel, en Cornouailles. Marc lui destine son royaume et pour cela refuse de se marier. Tristan s'affirme comme un parfait chevalier en délivrant la Cornouailles d'un tribut de jeunes gens que venait réclamer un géant irlandais, le Morholt. Il tue le Morholt, mais il a été grièvement blessé au cours du combat. Pour se faire soigner, il part à l'aventure et aborde en Irlande

où il est soigné et guéri par deux magiciennes, la reine Iseut, sœur du Morholt, et sa fille Iseut la blonde qui ignorent qui il est. Un jour que ses barons jaloux de Tristan pressaient le roi Marc de se marier, il leur avait déclaré qu'il épouserait celle à qui appartenait un merveilleux cheveu d'or apporté par une hirondelle. Tristan l'avait pris au mot et était retourné en Irlande chercher Iseut, la seule, selon lui, à qui pouvait appartenir ce cheveu. En arrivant en Irlande Tristan délivre le pays d'un dragon qui semait la terreur. Par cet exploit, il a gagné la main d'Iseut la blonde, mais il est blessé et c'est encore Iseut et sa mère qui le soignent. Elles découvrent alors que c'était lui qui avait tué le Morholt. Elles décident de l'épargner et Iseut accepte de se laisser emmener par Tristan pour aller épouser le roi Marc, alors qu'elle a conscience que c'est Tristan qui l'a conquise par sa prouesse.

Sur le bateau qui les ramène en Cornouailles, Tristan et Iseut boivent ensemble par mégarde un breuvage magique, un philtre d'amour, que la mère d'Iseut avait préparé pour sa nuit de noces avec le roi Marc. À partir de cet instant, Tristan et Iseut vont éprouver l'un pour l'autre un amour violent et fatal. Ils s'unissent sur le bateau. Pendant la nuit de noces Iseut se fera remplacer auprès du roi Marc par sa servante Brangien qui était encore vierge. Malgré les dénonciations de ses barons, le roi Marc refuse de croire à l'infidélité de sa femme et à la déloyauté de son neveu. Les amants continuent à se rencontrer grâce à des subterfuges qui donnent lieu à des épisodes dramatiques, le jardin enchanté, les pas sur la farine, le saut de la chapelle, Iseut livrée aux lépreux... Ils s'enfuirent aussi de la cour et passeront dans la forêt du Morois de longs mois d'errance, de dénuement et de passion. Grâce à l'entremise d'un ermite rencontré dans la forêt, Tristan se réconciliera avec son oncle et lui ramènera Iseut son épouse. Mais il se voit obligé de s'exiler. C'est ainsi qu'il arrive en Bretagne où il trouve le pays dévasté par le comte Rioul de Nantes, vassal du duc Hoël dont il assiège la capitale Carhaix, parce que le duc lui refuse la main de sa fille Iseut aux blanches mains. Tristan combat aux côtés du duc Hoël et de son fils Kaherdin et il délivre Carhaix et la Bretagne après avoir défait le comte de Nantes en combat singulier. C'est le premier épisode nantais du récit, le seul retenu par Joseph Bédier. Croyant qu'Iseut la blonde l'a oublié, Tristan accepte d'épouser la fille du duc, Iseut aux blanches mains. Mais il ne peut consommer le mariage car il aime toujours Iseut la blonde. Il essaiera plusieurs fois de la revoir notamment déguisé en fou. Il souffre beaucoup d'être éloigné d'elle tandis qu'Iseut est torturée par la jalousie lorsqu'elle apprend le mariage de Tristan. Tristan participe à plusieurs expéditions militaires en compagnie de son ami Kaherdin. C'est ainsi qu'ils viennent attaquer Nantes dont le comte s'est montré à nouveau menaçant. Tristan fait l'assaut d'une tour et s'empare de la ville, mais il a été blessé et en guérira. C'est le second épisode nantais mentionné dans les traductions étrangères du texte de Thomas, mais omis par Bédier. Tristan



est blessé à nouveau au cours d'un combat, mais la blessure est plus grave et Tristan pense que seule Iseut la blonde peut le guérir. Comme elle lui avait promis de venir auprès de lui s'il lui en faisait la demande en lui présentant en signe de reconnaissance un anneau qu'elle lui avait remis, Tristan envoie Kaherdin la chercher à Londres où le roi Marc est installé comme roi d'Angleterre. S'il ramène Iseut, Kaherdin doit hisser une voile blanche et, en cas d'échec de sa mission, une voile noire. Mais l'autre Iseut, la bretonne, à la fois déçue en son honneur de femme par la conduite de Tristan à son égard et aussi jalouse d'Iseut la blonde, a surpris le secret de l'expédition de Kaherdin. Lorsque le bateau se présente au port, elle déclare à Tristan que la voile est noire et Tristan se laisse mourir de désespoir. Iseut arrive trop tard dans une ville en deuil et elle meurt à son tour sur le corps de Tristan.

On aura reconnu dans les deux épisodes nantais, la défaite des troupes nantaises sous les murs de Carhaix et la prise de Nantes par Tristan, une allusion à l'intervention d'Henri II Plantagenêt dans les affaires de la Bretagne qui a abouti à la prise de Nantes et à l'installation de son fils Geoffroy comme comte de Nantes et duc de Bretagne, ce qui nous amène à situer la rédaction de ces épisodes entre 1156, date à laquelle les Nantais chassèrent de leur ville le duc Hoël jugé incapable de les défendre pour se donner au comte d'Anjou, Geoffroy, frère d'Henri II, et 1169, date du couronnement de Geoffroy, fils d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine, comme duc de Bretagne à Noël de cette année-là. Les épisodes nantais ne faisaient évidemment pas partie du récit hypothétique qui aurait été rédigé vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle autour de la passion de Tristan et Iseut déclenchée ou symbolisée par le philtre magique et dont nous ignorons quel pouvait être le dénouement nécessairement tragique, car cette passion fatale portait en elle des germes de mort. Mais ces épisodes contribuent par l'enchaînement des faits à donner une grande cohérence et une grande vraisemblance au dénouement imaginé par Thomas. Nous ignorons aussi le dénouement imaginé par Bérout qui présente des qualités de conteur supérieures à celles de Thomas.

Si Abélard et Héloïse ont pu dépasser leur amour, consacré d'ailleurs par le mariage, en le sublimant, la passion qu'éprouvent l'un pour l'autre Tristan et Iseut saisit tout leur être, le cœur, la pensée, l'imagination et le corps, et elle ne les quitte plus. C'est une passion charnelle jamais assouvie, que ni la séparation, ni le doute, ni la jalousie ne pourront amoindrir, qui les pousse irrésistiblement l'un vers l'autre jusqu'à la mort.

Bien que l'histoire des amours de Tristan et Iseut ait connu pendant tout le XII<sup>e</sup> siècle un succès extraordinaire, depuis les chansons des troubadours jusqu'aux grands romans français de Bérout, de Thomas, de Chrétien de Troyes peut-être, aux lais de Marie de France et aux traduc-

tions étrangères qui se sont poursuivies au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, cette littérature se présente actuellement à nous d'une manière très lacunaire, surtout en ce qui concerne les textes de langue romane. On donne souvent comme raison de la disparition presque totale des romans français le fait que la légende de Tristan et Iseut présentait un caractère scandaleux et subversif au regard de la société féodale et surtout de l'Église. Mais ce caractère n'a pas empêché le développement des traductions allemandes ou norroises. La vraie raison serait plutôt l'extraordinaire développement des romans en prose au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles qui flattaient le goût du public pour le fantastique et le merveilleux. La légende de Tristan et Iseut s'intègre alors aux légendes de la Table ronde. Dans les *Tristan* en prose, Tristan devient un parfait chevalier de la Table ronde en quête lui aussi du Graal. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, Dante cite Tristan (mais non Iseut) parmi les personnages rencontrés en enfer dans le cercle des luxurieux. On connaît l'exploitation du mythe par Wagner dans son célèbre opéra *Tristan et Isolde* qui donne une vision tragique de l'amour des deux héros (1865). Nous avons évoqué le mérite de Joseph Bédier qui a pu reconstituer dans son *Roman de Tristan et Iseut* (1900), l'essentiel de la légende. Dans les différentes éditions de son ouvrage *L'Amour et l'Occident* (1939, 1956, 1972), Denis de Rougemont a montré tout ce que le mythe de Tristan et Iseut a apporté de radicalement nouveau dans notre culture. Dans *Le Partage de midi* (drame écrit en 1905 mais représenté seulement en 1948), Claudel évoque une passion fatale qui n'est pas sans rappeler celle de Tristan et Iseut, par le nom même de l'héroïne, Ysé, et par la rencontre des amants sur le pont d'un paquebot. Le film de Jean Delannoy *L'éternel retour* (1943) inspiré par Jean Cocteur présente une transposition à l'époque moderne de la légende de Tristan et Iseut. Enfin, des éditions récentes nous permettent d'avoir accès à l'intégralité des textes conservés du XII<sup>e</sup> siècle (version romane et traduction) et à la traduction des adaptations étrangères. En revanche, la publication de l'immense production du *Tristan* en prose ne fait que commencer.

\*

\*\*

Avec *Érec et Énide* nous abordons le troisième couple qui a un rapport avec Nantes, un couple purement romanesque imaginé par Chrétien de Troyes à la fois comme un anti-Tristan et aussi comme une réponse sous forme de fiction à un débat sur l'amour courtois qui lui avait été proposé par Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine et de Louis VII, et que l'on peut formuler ainsi : l'amour et le mariage sont-ils compatibles avec la vie aventureuse qui est celle d'un parfait chevalier ? Certaines allusions historiques permettent de dater ce roman de 1170. C'est le premier roman connu de Chrétien de Troyes et aussi le premier roman psychologique de toute la littérature occidentale, un roman dont l'action dépend

essentiellement des sentiments et de la volonté des personnages. Le résumé de l'intrigue permettra de repérer les allusions à l'histoire de Nantes et de la Bretagne ainsi que l'intention du romancier d'opposer ses héros à Tristan et Iseut.

L'action se déroule dans une Bretagne imaginaire située de part et d'autre de la Manche à une époque mythique qui est celle du roi Arthur, figure symbolique d'Henri II Plantagenêt. Le roman débute en pleine féerie. Le roi Arthur qui tient sa cour en son château de Caradigan au Pays de Galles, veut rétablir une ancienne coutume qui consiste à chasser un animal merveilleux, le blanc cerf, et à l'issue de la chasse, à désigner par un baiser la plus belle jeune fille. Le chevalier Érec, qui est seul, rencontre un pauvre vavasseur qui lui confie sa fille, on saura plus tard qu'elle s'appelle Énide, dont la beauté surpasse même celle d'Iseut la blonde : «Je vous dis en vérité qu'Iseut la blonde n'avait pas les cheveux si dorés et si brillants qu'elle». Après lui avoir remis le prix d'un tournoi qu'il vient de remporter, Érec conduit Énide à la cour du roi Arthur où elle reçoit le baiser du blanc cerf en hommage à sa beauté. Peu de temps après, Érec et Énide qui s'admirent mutuellement pour leurs égales qualités de beauté et de courtoisie, se marient à la cour du roi Arthur. C'est l'archevêque de Cantorbéry, nous dit-on, qui bénit les nouveaux époux, ce qui permet de dater le roman avant la date de l'assassinat de Thomas Becket, le 29 décembre 1170. Énide est arrivée vierge au mariage, à la différence d'Iseut, le romancier tient à le faire remarquer : «Pour cette première nuit, Énide ne fut pas mise à l'écart et Brangien ne lui fut pas substituée». Les époux sont très amoureux l'un de l'autre. Le romancier évoque leur nuit de noces, en termes à la fois très suggestifs et très délicats. Et il précise à propos d'Énide : «Avant de sortir du lit, elle avait perdu le nom de pucelle, au matin, il y avait une dame de plus». Après son mariage, Érec continue à se distinguer dans les tournois. Puis il éprouve le désir d'aller présenter sa femme à son père en son lointain royaume de Lac, à Carnant. Ce terme qui n'a pas d'équivalent dans le roman, désigne évidemment Nantes où se dérouleront les fêtes du couronnement d'Érec et Énide à la fin du roman. Il s'agit peut-être d'un nom de ville inventé pour donner une couleur locale bretonne (Caer-Nant, la ville de Nantes). En tout cas ce toponyme ne peut désigner une localité du Monmouthshire comme l'a imaginé un érudit, ce qui est contraire à la cohérence du roman. D'ailleurs les détails que donne Chrétien de Troyes sur le site et les monuments de Nantes montrent qu'il connaissait bien la ville et qu'il l'appréciait : «Carnant, où le roi Lac résidait dans un château très plaisant, nul n'en vit jamais de mieux situé : forêts et prairies, vignes et cultures, rivières et vergers». Cette description correspond très bien à la ville de Nantes où l'on arrivait habituellement par l'Anjou et la vallée de la Loire, comme au site du château du Bouffay qui se trouvait à l'époque exactement à l'angle de la Loire et de l'Erdre (dont le cours a été par la suite déplacé). Faut-il remarquer qu'il n'y a pas de vignes en Angleterre ?

Au cours de leur séjour à Nantes, Érec et Énide vont prier à l'église du château devant l'autel du crucifix auquel Érec offre une croix d'or, ornée de pierres précieuses qui contient une parcelle de la vraie croix. Or l'église Sainte-Croix de Nantes était au Moyen Âge la chapelle du château du Bouffay. Le romancier a peut-être voulu expliquer la présence dans cette chapelle d'une relique de la vraie croix qui était l'objet d'une vénération particulière. C'est dans cette chapelle que le duc Alain Fergent, qui devait participer à la première croisade, aurait convoqué la noblesse bretonne en 1096. La chapelle était devenue église paroissiale en 1138. Énide est ensuite conduite par deux barons devant l'autel de Notre-Dame où elle prie «Jésus et la Vierge Marie de leur donner un héritier». Peut-être s'agit-il ici de l'ancienne église Notre-Dame alors confiée aux moines de Quimperlé. Érec et Énide se rendent ensuite au château où de grandes fêtes sont données en leur honneur. Érec est très amoureux de sa femme au point qu'il délaisse les armes et les tournois. Et le romancier précise : «Il était souvent midi passé qu'il ne s'était pas encore levé d'auprès d'elle». La cour de Nantes est pour eux un séjour enchanteur, un lieu de délices et d'amour. Mais la conduite d'Érec est sévèrement blâmée par les chevaliers et leurs hommes. On disait qu'il était «récréant», qu'il manquait à sa foi de chevalier. Énide entend ces propos et elle en souffre pour l'honneur de son seigneur. Un matin qu'elle est réveillée avant lui, elle se plaint à haute voix : «Quel malheur pour moi que le meilleur des chevaliers ait abandonné pour moi toute chevalerie». Érec l'a entendue se plaindre et il lui en demande la raison. Elle avoue la vérité : tous le tournent en dérision et la rendent responsable de son changement d'attitude. Alors Érec lui commande de faire préparer les chevaux et les armes. Ils vont quitter Nantes et laisser le roi Lac pour partir seuls à l'aventure. Érec demande à Énide de chevaucher devant lui et il lui interdit de lui adresser la parole quoi qu'il arrive. Ils partent ainsi à l'aventure au loin à travers des pays étranges de forêts, de rivières et de châteaux. Ils y font de mauvaises rencontres et sont attaqués plusieurs fois par des seigneurs brigands qui en veulent à Érec ou à sa femme. Chaque fois Énide prévient Érec du danger. Érec la réprimande en lui rappelant son interdiction mais il commence à se rendre compte que c'est par amour qu'Énide se conduit ainsi. La dernière épreuve est tout à fait caractéristique de l'idéologie courtoise : on l'appelle la «Joie de la cour». Il s'agit de délivrer une jeune fille qui tient un chevalier enfermé avec elle dans un verger, comme dans une prison d'amour. En arrivant, Érec voit sur des pieux les heaumes et les crânes des chevaliers qui ont tenté l'épreuve. Érec réussit à désarmer le chevalier et à libérer la jeune fille du service d'amour par lequel elle s'était elle-même imprudemment rendue prisonnière. Cette délivrance provoque une très grande joie, la «Joie de la cour». C'est la fin du maléfice, du service d'amour mal compris, d'une déviation de l'amour courtois. Peut-être y a-t-il là une dénonciation du breuvage magique qui enchaînait l'un à l'autre, Tristan et Iseut. Après

toutes ces épreuves qui ont permis à Érec et Énide de conforter leur amour, ils se rendent à la cour du roi Arthur où ils apprennent la mort du roi Lac, le père d'Érec. Le roi Arthur remet alors à Érec la seigneurie de sa terre et promet d'aller le couronner à Nantes en Bretagne en la fête de la Nativité. La fin du roman est une sorte d'apothéose du couple parfait représenté par Érec et Énide devenus roi et reine et couronnés par le roi Arthur en présence de la reine Guenièvre au cours de fêtes magnifiques. -

Cette fête romanesque rappelle évidemment les fêtes du couronnement de Geoffroy, fils d'Henri II Plantagenêt à Nantes à Noël 1169. La présence à cette fête de la reine Guenièvre, l'épouse adultère du roi Arthur, rappelle la présence à Nantes de la reine Aliénor d'Aquitaine qui n'était pas encore séparée de son mari. L'énumération des chevaliers de haut rang et des nobles dames qui assistent à la fête désigne très clairement l'étendue des possessions d'Henri II Plantagenêt : « Comtes et rois normands, bretons, irlandais, anglais d'Angleterre et de Cornouailles, chevaliers et nobles dames depuis le Pays de Galles jusqu'à l'Anjou, le Maine et le Poitou ». Manifestement Chrétien de Troyes dut assister au couronnement de Geoffroy Plantagenêt à Nantes, ainsi que d'autres poètes et troubadours de l'entourage d'Aliénor d'Aquitaine, comme Thomas qui évoque Nantes dans son roman de *Tristan et Iseut* et Marie de France qui cite Nantes dans plusieurs de ses lais. Quelques traits montrent que Chrétien de Troyes connaissait bien la situation nantaise de l'époque. Il précise que ce fut l'évêque de Nantes lui-même qui fit le sacre du nouveau roi, un évêque sage et digne (*prodome et santisme*), ce qui correspond bien à la personnalité de Bernard d'Escoublac, ancien moine de Clairvaux, qui fut évêque de Nantes de 1147 à 1170 et qui eut à négocier la prise de pouvoir des Plantagenêts sur le comté de Nantes à partir de 1156. Après la cérémonie du couronnement qui dut se faire au château, l'on se dirige vers la cathédrale appelée la « mestre église » et « l'évêché ». Il s'agit de la cathédrale romane construite au début du XII<sup>e</sup> siècle et dont le chœur existait encore à la fin du siècle dernier. Les moines du moutier, probablement les moines du moutier Notre-Dame, viennent à leur rencontre portant en procession les trésors de la cathédrale ainsi que les reliques et les châsses de tous les corps saints dont l'église possédait un grand nombre. Précision intéressante car la cathédrale possédait alors des reliques particulièrement précieuses, les reliques des saints Donatien et Rogatien, patrons de la cité dont les moines de Déols avaient eu la garde après les invasions normandes et que les membres du chapitre avaient réussi à récupérer, et le corps de l'évêque Saint-Gohard massacré par les Normands dans la cathédrale le 24 juin 843. Après la messe l'on retourne au château pour un grand banquet sommairement décrit.

Le roman s'achève ainsi sur les fêtes du couronnement d'Érec et Énide à Nantes en la fête de la Nativité. C'est un dénouement heureux :

Érec et Énide entrent ainsi dans la légende des couples exemplaires, eux dont le comportement satisfait à la fois au code de la chevalerie et à la morale sociale et chrétienne du mariage. Le lecteur éprouve une grande admiration pour la beauté et la dignité de ces héros et pour la qualité de leur amour qui est à la fois une passion violente et profonde et un sentiment d'admiration, de respect et de fidélité. Le romancier réussit à s'attacher le lecteur par une intrigue bien conduite dont les épisodes s'enchaînent avec une grande limpidité et par la beauté de la langue soutenue par une prosodie qui ne sent pas l'effort. Malgré cela, on ne peut s'empêcher de constater le caractère factice de ce roman qui est d'abord un exercice d'école, la démonstration que l'amour et le mariage sont compatibles avec la vie aventureuse d'un chevalier. Mais les amants n'ont connu que des épreuves extérieures dans un climat féérique qui les rend peu crédibles et leur amour n'a jamais été véritablement en danger. Ils n'ont connu ni la jalousie, ni le doute, tout juste un malentendu vite dissipé. Ils n'ont pas été soumis à la séparation qui exacerbe la passion comme Abélard et Héloïse ou Tristan et Iseut. Leur histoire n'a pas de dénouement tragique. Leur destin semble désormais marqué par le signe du bonheur et de la prospérité. Jeunes mariés pouvant espérer une postérité qui héritera de leur patrimoine, confortés dans leur situation royale, reconnue par leurs sujets, ils semblent désormais installés dans un temps sacré tout auréolé du prestige mythique du roi Arthur auquel manifestement Érec est destiné à succéder, pour le plus grand bien de leurs sujets, du comté de Nantes et de la Bretagne comme aussi pour la plus grande gloire des Plantagenêts.

\*

\* \*

Marie de France qui a vécu à la cour d'Henri II et qui assistait vraisemblablement aux fêtes du couronnement de Geoffroy à Nantes à Noël 1169 nous a laissé dans ses *Lais* un point de vue un peu différent de l'idéologie courtoise, plus près des *Fabliaux* que des romans courtois qu'elle connaissait bien. Dans le *Lai de Chèvrefeuille*, elle interprète un épisode de la légende de Tristan et Iseut. Tristan qui a dû s'enfuir de la cour du roi Marc cherche à revoir Iseut. Il s'arrange pour se trouver dans la forêt sur son passage et dispose en signe de reconnaissance, une branche de noisetier car le chèvrefeuille s'enroule sur la branche du noisetier et ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre. Il a d'ailleurs gravé sur la branche de noisetier son nom et cette devise devenue célèbre : «Belle amie, ainsi en est-il de nous, ni vous sans moi, ni moi sans vous». Iseut a compris le message et les amants peuvent ainsi se rencontrer quelques instants. Deux autres lais qui mettent en scène des seigneurs bretons et des dames de Nantes tournent en dérision les amants. Dans *Équitan*, nous voyons un chevalier courtois, roi et seigneur des Nantais, nommé Équitan, qui est amoureux de la femme de son sénéchal, une dame très belle et de bonne éducation. Les

amants s'arrangent pour se rencontrer fréquemment. La belle qui veut se débarrasser de son mari lui fait préparer un bain bouillant. Mais le sénéchal surprend les amants et Équitan se jette sans réfléchir dans le bain bouillant. Le sénéchal qui a tout compris y précipite sa femme par dessus : ainsi moururent les deux amants. Dans un autre lai, *Chaitivel* (le chétif, le malheureux), Marie de France met en scène une dame de Nantes en Bretagne d'une grande beauté et pleine de sagesse et de distinction dont tous les chevaliers du pays étaient amoureux. Il y avait à cette époque en Bretagne quatre barons d'une grande beauté et qui avaient toutes les qualités des parfaits chevaliers, qui cherchaient à conquérir l'amour de la dame. Un jour, un grand tournoi se déroule en dehors de la ville de Nantes sous les yeux de la dame qui observe du haut d'une tour. Les quatre barons se comportent vaillamment mais s'étant avancés imprudemment, ils sont désarçonnés et trois d'entre eux sont tués tandis que le quatrième est blessé d'un coup de lance à la cuisse. Nous avons compris qu'il lui est arrivé la même infirmité qu'à Abélard. La dame se lamente de la perte de ses quatre soupirants, les trois qui sont morts et le quatrième qui ne peut plus lui témoigner son amour autrement qu'en parole et qui lui demande de l'appeler le Chaitivel, le malheureux.

\*

\*\*

Nantes qui joue un rôle important dans la politique bretonne des Plantagenêts apparaît tout naturellement dans la vie culturelle et plus spécialement dans le roman qui à la fin du XII<sup>e</sup> siècle met en scène le roi Arthur, figure mythique d'Henri II Plantagenêt. Chrétien de Troyes y place l'apothéose du roman qui consacre en *Érec et Énide* le couple exemplaire du parfait chevalier et de sa dame amoureuse et courtoise. Thomas rappelle que Nantes est aussi une place stratégique qui permet à Tristan de montrer sa vaillance pour la défense de la Bretagne, ce qui va entraîner pour lui le dénouement tragique auquel le destine fatalement l'amour violent et incoercible qui le lie à Iseut la blonde. Marie de France qui a dû rencontrer à Londres et à Nantes Chrétien de Troyes et Thomas nous raconte un épisode touchant des amours de Tristan et Iseut mais elle sait aussi tourner en dérision l'idéologie courtoise au service d'un pouvoir masculin en mettant en scène des dames de Nantes. Ce n'est que plus tard que le public cultivé aura connaissance du véritable roman que constitue la correspondance qui relate les amours du Nantais Abélard et de la belle et sage Héloïse qu'il avait amenée à Nantes pour la naissance de leur enfant. Et c'est à Nantes que fut en grande partie élaborée et recueillie cette correspondance qui fut ensuite conservée pieusement par Héloïse dans les archives du monastère du Paraclet.

Alain CHANTREAU

## NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

Une bibliographie même sommaire sur les sujets abordés ici dépasserait de loin le cadre de la présente étude. Il nous paraît suffisant de signaler pour chaque couple évoqué une édition récente de grande diffusion où l'on pourra trouver à la fois une bibliographie soigneusement mise à jour et toutes les explications souhaitables.

- Sur Abélard et Héloïse :  
 FERROUL Yves, *Héloïse et Abélard*, Paris, 1996, 224 p.  
 WILLOX, Albert, *Abélard, Héloïse et le Paraclét*, Troyes, 1996, 220 p.
- Sur Tristan et Iseut :  
 MARCELLO-NIZIA Christiane (sous la direction de), *Tristan et Iseut*, Paris, 1995, 1730 p.
- Sur Érec et Énide :  
 POIRION Daniel (sous la direction de) *Chrétien de Troyes*, Paris, 1994, 1540 p.
- Sur Marie de France :  
 HARF-LANCNER Laurence et WARNKE Karl, *Lais de Marie de France*, Paris, 1990, 352 p.